

HISTOIRE

DE

SAINTE MONIQUE

PAR

M. L'ABBÉ BOUGAUD

9ÈME ÉDITION.

Un volume in-12.....Prix franco \$1.00.

AVANT-PROPOS

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

—0—

Personne n'avait encore songé à nous donner l'histoire de sainte Monique; et pourquoi n'aurions-nous pas qu'à la première ouverture que nous fimes de notre projet, nous trouvâmes, parmi nos amis eux-mêmes, un peu d'étonnement avec beaucoup d'inquiétude? Où étaient les matériaux et quel pouvait être l'intérêt d'une pareille histoire? Les matériaux! il y avait plus d'un an que nous les étudions avec une émotion croissante; et que voulait-on de plus que ce drame d'un fils sauvé par les larmes de sa mère, et devenant, sous cette rosée vivifiante, un grand génie et un grand saint? Nous résolûmes donc de passer outre, comptant sur Dieu pour nous bénir, et, s'il y avait témérité dans notre projet, sur le cœur des mères pour nous absoudre. Nous n'avons pas eu lieu de nous en repentir. La première édition de cet ouvrage, tirée à un nombre considérable d'exemplaires, a été épuisée en quelques semaines; et, malgré tous nos efforts, il nous a été impossible de répondre plus tôt à l'empressement du public; qui depuis plusieurs mois nous en demande une seconde.

Mais ce qui, mieux encore que cette bienveillance émue, est pour nous le signe de la bénédiction de Dieu sur ce livre, ce sont les sentiments avec lesquels il a été accueilli. Depuis qu'il a paru, il n'est pas de jour qui ne nous apporte quelques lettres, signées la plupart du temps de noms inconnus, et empreintes de toutes les tristesses et de toutes les espérances des mères.

Voilà six mois que nous entendons battre leurs cœurs et crier leurs âmes, et que nous recueillons des témoignages de reconnaissance dont la vivacité nous étonne.

L'Introduction venait à peine de paraître, qu'une dame du monde éprouvée par de grands malheurs, et élevée par ces malheurs mêmes aux plus hautes vertus, nous demandait la permission de faire imprimer cette Introduction à cent mille exemplaires, afin de procurer, nous écrivait-elle, à une foule de mères la consolation qu'elle y avait trouvée elle-même. En le même jour nous recevions d'un père de famille, un de ces hommes de foi et de cœur comme il n'y en a plus assez dans la société moderne, la lettre suivante, que sa trop grande bienveillance nous oblige à mutiler: "Un cri s'échappe de toutes les poitrines à la lecture de votre préface de la Vie de sainte Monique. De pareils accents sont faits pour consoler bien des misères et pour rendre l'espérance à bien des cœurs brisés. Les mères s'attendrissent jusqu'au fond des ongles, et les pères eux-mêmes essuient les larmes que vous leur arrachez. Oui, monsieur l'abbé, je crois être l'écho de tous les chefs de famille en vous disant que vous nous avez subjugués. Votre émotion nous a émus; vos accents si vrais, si éloquents, si passionnément exprimés, ont fait vibrer les dernières fibres de notre sensibilité, en nous forçant à rentrer dans cette voie des joies austères, mais assurées, que donne la foi, et en réveillant l'énergie de notre volonté par l'amour le plus noble et le plus pur qui puisse jamais enflammer un cœur. Merci, Monsieur; le service que vous nous rendez ne se paie pas; mais si la reconnaissance d'un père à quelque valeur, daignez en accepter l'hommage, etc."

Écoutez maintenant la voix d'une mère: "Si je réfléchissais, Monsieur, à la hardiesse qui me fait vous écrire, je ne prendrais pas la plume; mais je cède à l'élan d'une âme accablée de douleur et qui n'ose encore s'abandonner à l'espérance. Je viens de lire votre livre, et j'ai baigné de mes larmes la page où vous dites qu'une mère peut sauver son fils, si elle le veut. Mais moi, Monsieur, je ne suis qu'une pauvre pécheresse: le puis-je malgré cela? J'aurais dû être sainte, ayant été mariée à un homme de bien que Dieu a éprouvé de mille manières, qui a été trahi, calomnié, ruiné, et avec lequel j'ai vécu de pleurs et de larmes depuis quatorze ans, et l'année dernière il a terminé sa vie, accablé d'épreuves. Il me reste un fils; mais, hélas! c'est lui qui a été la source la plus amère des larmes de mon pauvre mari. Priez pour ce malheureux enfant. Qu'il ait le courage d'abandonner la vie qu'il mène, pour laquelle il a tout sacrifié, son père, sa mère, son nom, sa fortune. Ah! du moins qu'il ne perde pas son âme. Oh! Monsieur, sainte Monique doit vous aimer; priez-la pour une mère qui se meurt de douleur en pensant au salut de son fils, etc."

J'ai là, sous les yeux, plus de cinquante lettres signées des mêmes larmes, et arrachées aux mêmes émotions. Je les laisse pour en choisir une, d'un ton bien différent, mais qui, elle aussi, a été profondément à mon cœur. Elle est d'une dame du monde qui porte un nom considérable, une grande âme qui faillit un jour et se releva par une grande, transfigurée par le repentir et par le douloureux sacrifice que lui arracha l'amour de

Dieu. Après quelques mots sur l'ensemble du livre: "Vous dirai-je maintenant, ajoute-t-elle, mon émotion aux pages qui nous montrent rapidement la malheureuse jeune fille qui oublie Dieu pour Augustin... et pour laquelle Augustin oublie Dieu? Pour moi, cette figure voilée n'a pas de voiles. C'est mon âme elle-même qui lutte quinze ans, qui s'échappe enfin, qui ne se repose qu'en Dieu, qui passe le reste de sa vie à prier, à se purifier, à aimer encore! L'histoire ne dit rien des grâces qui furent assez fortes pour l'arracher des côtés d'Augustin et d'Aléodant: mon âme reconnaissante est là pour les conter. L'histoire ne dit pas non plus qu'elle quitta tout et se donna à Dieu pour que son fils s'y donnât lui-même, pour enserrer sa jeune âme dans les mille liens de ses incessantes prières, et afin que, si un jour la vérité lui était connue, ou qu'il tombât lui-même, il sût comment on se relève; et qu'enfin elle avait tendrement, mais constamment pleuré le malheur qu'il fut né! Je suis là pour le dire. Mon mal ne se guérit pas vite; mais je ne doute pas de finir ma vie, avec ou sans guérison, dans l'amour de Dieu, qui est plus fort que tout. Priez pour moi, et demandez avec moi la parfaite réalisation des vœux de Notre-Seigneur sur mes ruines. Je l'attends en priant et en pleurant sans relâche ni repos, mais en paix." Elle ajoute, en faisant allusion à une page du livre: "Dieu au ciel, et ceux que j'ai aimés, offerts à Dieu et rachetés à force de larmes! cela me suffit presque. Et que faut-il de plus, même pour aller au ciel, si on a un repentir plus mêlé d'amour que de crainte?"

Voici maintenant des accents bien différents. C'est une toute jeune fille, un de ces anges de piété, de pureté, de modestie, qui, dans des familles nombreuses et peu fortunées, se dévouent quelquefois à aider la mère, et, si elle venait à manquer, à la suppléer; et qui bien jeune encore, à dix-huit, à vingt ans, portent dans leurs cœurs de vierges toutes les angoisses de la maternité. "Il y a quelques jours, m'écrivait-elle, j'avais lu la préface de votre livre dans les Annales d'Orléans, et j'avais eu une petite pointe de tristesse en voyant cette double vie à laquelle il est donné à une mère d'enfanter ses enfants et de laquelle je semblais exclue. J'étais allée m'en plaindre à Notre-Seigneur, qui m'avait fait entrevoir votre pensée; et déjà j'en étais toute consolée, quand j'ai lu, dans l'ouvrage, la note que vous avez ajoutée à la préface, et qui m'a rendu toute joyeuse de nouveau. Oh! c'est que j'ai des Augustins aussi, de tout petits Augustins. Le bon Dieu les a faits proportionnés à leur Monique. Et j'ai mieux senti que jamais, en vous lisant, qu'il faut que je me donne tout entière pour eux. Mes larmes, mes découragements, mes manques de foi à leur endroit me remplissent de regret. Si j'avais mieux cru en Dieu, s'il y avait eu plus de ferme espérance dans toutes les larmes que j'ai déjà versées pour eux, peut-être qu'ils seraient des saints aujourd'hui! Et puis, c'est qu'il n'y a pas seulement l'âme des miens qui m'occupe, j'en vois tant d'autres! Et je voudrais tant que l'Église ait tous les amours!"

On touche ici de la main, ou plutôt du cœur, ce commerce avec les âmes qui est si doux, et dont parlait avec tant d'élevation le P. Lacordaire, lorsqu'au début de son illustre apostolat il commençait à en sentir le charme: "Le commerce avec les âmes, écrivait-il, se révélait à moi, commerce qui est la véritable félicité du prêtre quand il est digne de sa mission, et qui lui ôte tout regret l'avoir quitté pour Jésus-Christ les liens, les amitiés et les espérances du monde. Je voyais naître ces affections et ces reconnaissances, dont aucune qualité naturelle ne peut être la source, et qui attachent l'homme à l'apôtre par des liens dont la douceur est aussi divine que la force. Quand une fois on a été initié à ces jouissances, qui sont comme un arôme anticipé de l'autre vie, tout le reste s'évanouit, et l'orgueil ne monte plus à l'esprit que comme un souffle impur dont le goût amer ne peut le tromper." Je l'avais déjà éprouvé, ce doux commerce des âmes, lors de la publication de l'histoire de sainte Chantal; sainte Monique me le révèle aujourd'hui avec quelque chose de plus touchant et de plus ému.

Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'un livre de ce genre tombât toujours dans des mains aussi pieuses; il s'égare quelquefois dans des régions tout à fait mondaines, et il vous revient de là des accents qui ont leur charme aussi et leur lumière. "Il faut bien que je vous le confesse, Monsieur, m'écrivait une mère, une Vie de Saint ne m'avait jamais tentée comme lecture intéressante, et si votre volume ne m'eût été envoyé par mon fils, qui l'a gagné à une loterie, jamais, sans doute, je ne me le fusse procuré. Je rends grâce au Ciel de sa bonne chance et de ce qu'il a pensé à m'en faire cadeau. Il ne prévoyait pas que cet ouvrage allait être pour moi une nouvelle et puissante manifestation de Dieu à l'âme qui le cherche. Car, Monsieur, c'est saint Augustin surtout qui m'a fait du bien, trouvant, hélas! bien plus d'analogie entre son âme tourmentée

et privée de lumière et la mienne, qu'entre ma misère et l'incomparable vertu de sainte Monique. Voulez-vous m'autoriser, Monsieur, à vous dire toute ma pensée sur votre ouvrage? Je crains que le modèle que vous offrez aux mères ne soit si parfait, qu'aucune ne se sente le courage de s'essayer à le suivre. Nous sommes si lâches! Nous aimons si peu Dieu! Et si nous aimons beaucoup nos enfants, nous les aimons si peu pour Dieu! Je croyais aimer mon fils en vraie mère chrétienne, du moins depuis quelque temps que j'ai reçu du Ciel la grâce d'un peu plus de sérieux, et, ayant triomphé de tous les obstacles pour le placer dans une maison d'éducation chrétienne, je croyais avoir fait tout ce que j'avais à faire; mais, Monsieur, comme j'ai été détrompé par le modèle que vous avez mis sous mes yeux! Eh! qui jamais, dans notre temps, pourra s'élever si haut? J'en suis presque découragé. Je me demande si Dieu exige un tel amour de toutes les mères; et, s'il le demande, comment le conquérir? Aimer ses enfants jusqu'à désirer de les perdre plutôt que de les voir pécher! quelquefois je dis à Dieu dans mes prières que tel est mon désir. Mais que de réticences! Il me semble, en le disant, que je blasphème mon amour."

Oh! non, vous ne blasphèmez pas votre amour, ô mère qui commencez à entrevoir les sommets divins de l'affection et qui hésitez à y monter. Courage! l'heure n'est pas loin où vous serez une vraie mère!

Qu'ajouterai-je à toutes les lettres que je viens de citer? C'est le bonheur d'un livre comme celui-ci, qui s'adresse aux meilleurs sentiments de l'âme, de pénétrer plus loin encore, en des régions tout à fait séparées de nous, et d'y exciter là aussi des émotions pleines d'espérance. Parmi toutes ces lettres, en voici une qui arrive d'Angleterre, et qui est signée par un ministre protestant, une de ces âmes en travail de la vérité, comme il y en a tant dans ce noble et religieux pays: "Je viens de parcourir avec bonheur votre beau livre sur sainte Monique, et laissez-moi vous en remercier. Il me paraît avoir d'autant plus d'actualité que l'on pourrait comparer notre siècle lui-même au bouillart Augustin. Ah! puisse la voix divine retentir victorieuse: Prends et lis, et l'Écriture la ramène à l'Église, cette mère attristée, dont la mission est de sévérer dans la prière et les larmes. Car, Monsieur, ne pensez-vous pas, comme moi, que le jour approche où, suivant la promesse de Malachie, le cœur des pères et le cœur des enfants se rapprocheront? Sept cents millions de créatures humaines attendent notre conciliation pour embrasser l'Évangile. Essayons, comme autrefois sainte Monique, de hâter leur délivrance, à force de prières, de soupirs et de saints labeurs. Le soir même du jour où j'achevais cette lecture, je montrais votre livre, dans un salon protestant, à une dame haut placée, grande admiratrice de M^{me} de Chantal, et qui a transcrit pour son édification plusieurs des pages que vous avez écrites. L'attendrissement nous a tous gagnés en pensant aux maux de ce siècle. Il faut que nous ayons pour lui les angoisses d'une mère pour son Augustin."

Je ne me lasserais pas de feuilleter ces lettres, où retentit, dans un accent si vrai, si profond et si vif, ce grand amour paternel et maternel, notre suprême espérance aujourd'hui, et où l'on voit à la fois combien les douleurs sont profondes, mais aussi, grâce à Dieu, combien les ressources sont grandes. Citons-en encore une; je ne sais rien de plus consolant que de telles paroles: "Veuillez permettre à une simple femme, à une mère vendéenne, tout émue encore de la lecture de votre Vie de sainte Monique, de vous adresser les plus vifs remerciements au nom de toutes les mères chrétiennes. Aucune ne la lira, j'en suis persuadée, sans être soulevée de terre, touchée au plus profond de son cœur, et enthousiasmée par la grandeur de sa vocation et la sublimité de ses pouvoirs. Oui, Monsieur, vous avez raison: s'il faut être prêt à mourir pour sauver la vie temporelle à son enfant, combien plus pour sauver son âme! Et quand on a cette décision dans le cœur, oui, je le crois, j'en suis sûre, il est impossible qu'on n'y réussisse pas. J'ai tressailli en lisant la page où vous nous montrez la mère des Machabées, la mère de saint Symphonin, et plusieurs autres, excitant elles-mêmes leurs jeunes fils à mourir plutôt que d'offenser Dieu. Mais, Monsieur, pourquoi n'avez-vous cité que des mères de l'antiquité? Croyez-vous celles d'aujourd'hui incapables d'un tel héroïsme? N'en savez-vous point d'exemples dans les temps modernes?" Et cette mère, piquée d'une noble jalousie, me citait l'exemple de deux ou trois femmes qui, pendant les horreurs de la Révolution, avaient égalé tout ce qu'il y a de plus sublime dans l'histoire de la mère des Machabées: M^{me} de la Roche Saint-André, par exemple, qui, condamnée à mort avec ses trois filles, demanda et obtint qu'elle montassent sur l'échafaud avant elle, afin que je voie, disait-elle, tout ce que j'aime en sûreté; et M^{me} Saillous de Saumur, qui, conduite à l'échafaud avec sa jeune fille âgée de dix-huit ans et de la plus rare beauté, remarquant avec inquiétude des assiduités d'un officier de l'escorte connu pour un misérable, et les hésitations de sa fille, qui, en le suivant, pouvait se

sauver, offrit une récompense au bourreau pour que celle-ci mourût avant elle. Elle vit tomber la tête de sa fille; et au moment de la suivre elle-même, déroulant ses cheveux, elle en tira quelques pièces d'or qu'elle y avait cachées, les donna au bourreau, et meurt joyeuse en pensant que du moins la vertu de son enfant est à l'abri. Voilà ce que m'écrivait cette mère vendéenne; et à ces deux faits héroïques elle aurait pu joindre l'histoire de cette Irlandaise, que citait un jour O'Connell. Son fils hésitait en présence d'un vote contraire à la liberté de l'Irlande, dans la crainte de voir sa vieille mère, sa jeune femme, ses petits enfants chassés de leur maison et condamnés à la misère et à la faim. Tout à coup, au moment où, succombant à ces navrantes images, il allait déposer dans l'urne un vote coupable, sa vieille mère apparut, lui saisit le bras et lui cria: "Souviens-toi de ton âme et de la liberté."

Je pleurais en lisant cette lettre, et je me disais: Oh! oui, ce siècle est bien troublé; mais le cœur des mères y bat d'une manière trop sublime, pour qu'il n'y ait pas tout à espérer. Oui, oui, le siècle des Augustins sera racheté par le siècle des Moniques.

C'est pour aider à ce mouvement que j'ai écrit ce livre; et je bénis Dieu qu'il ait éveillé dans les âmes un tel écho, et je bénis aussi les mères qui ont accompli ma pensée avec leur cœur, et qui ont su y trouver, par l'intuition de leur amour, ce que mon faible génie n'avait pas su y mettre.

Il s'en faut bien, en effet, je ne le sens que trop, que ce livre réponde à la grandeur et à la beauté du sujet: hélas! il ne répond pas même à mon rêve. Mais parmi les reproches qui ont pu lui être adressés, il en est un, je dois le dire, que je n'accepte pas. C'est d'avoir parlé trop longuement de saint Augustin. "Laissez dire à qui le voudra, m'écrivait un de nos plus grands orateurs, que l'histoire de sainte Monique ne sera jamais que celle de saint Augustin. Et c'est là précisément sa grandeur et sa beauté. C'est la nouveauté et l'originalité de votre livre." Et une mère m'écrivait de son côté: "Ceux qui seraient tentés de se plaindre que dans l'histoire de sainte Monique saint Augustin soit au premier plan, et y tiennent trop de place, ne savent pas ce que c'est qu'une mère. C'est le bonheur des mères de mettre leurs enfants au premier plan, et de se cacher derrière eux. Mais, en se cachant, elles continuent à les porter. Elles vivent en eux, et, pour ma part, je ne concevais pas l'histoire d'une mère où l'on ne trouverait pas celle de ses enfants."

Aussi, bien loin d'avoir diminué, dans cette nouvelle édition, la part de saint Augustin, j'ai cru devoir l'augmenter, heureux de suivre le conseil que me donnait, dans une lettre trop aimable, un des plus grands défenseurs que l'Église de Dieu ait dans ce siècle. Après avoir exprimé les appréhensions bienveillantes qu'il avait éprouvées à l'annonce de l'histoire de sainte Monique, il ajoutait: "Grâces à Dieu, qui a béni votre désintéressement et la piété de votre zèle, ces craintes ont fait place à la plus large satisfaction. L'histoire de sainte Monique est réellement écrite, non moins bien, quoique plus vivement que sainte Chantal. Il y a plus de jet, sans qu'on s'aperçoive qu'il y ait moins de correction. Vous n'avez pas moins heureusement franchi l'écueil du sujet; vous avez gagné en profondeur et en élévation ce qu'il vous refusait en variété et en étendue; moins riche de cadre et de plan que sainte Chantal, ce n'est pas une époque ni un mouvement de l'histoire de la sainteté que peint votre nouvel ouvrage; c'est moins et plus. C'est une figure relevée par une autre, comme dans le tableau d'Ary Scheffer. Mais c'est la Mère et le Fils; et par là vous avez été et vous irez plus avant dans l'humanité chrétienne. La simplicité et l'exiguité même du sujet fera de votre sainte Monique comme une flèche empenchée de saint Augustin." Et après ces trop aimables paroles, il ajoutait: "Oserai-je vous dire qu'un chapitre, montrant en raccourci et en arrière-plan l'essor du génie et de la sainteté de celui-ci après la mort de sainte Monique, eût peut-être été un beau fond d'or, sur lequel elle se fût encore plus enlevée?"

Docile au conseil d'un tel maître, j'ai essayé d'écrire ce chapitre; mais pour en faire un beau fond d'or, il m'aurait fallu le pinceau de l'éloquent apologiste qui a bien voulu m'en donner l'idée.

C'est, du reste, la seule addition que j'aie faite à cette seconde édition; et si on y joint quelques retouches aux endroits les plus difficiles, quelques délicatesses de sentiment ou de goût, indiquées avec bienveillance, acceptées avec gratitude, on aura à peu près toute la différence qui existe entre cette seconde édition et la première.

Qu'il reprenne donc sa course, ce livre que Dieu a daigné bénir! Qu'il aille de nouveau consoler et fortifier les mères. Qu'il leur apprenne à demeurer grandes en étant dévouées, à sauver ce siècle et à se sauver elles-mêmes en aimant l'âme de leurs enfants. Un historien protestant disait de la vieille France que c'était un royaume fait par des évêques. Hélas! ni les évêques ni les prêtres ne referont la France moderne, si les mères chrétiennes ne viennent à leur aide. Dieu a confié aux mères le berceau de l'homme: le berceau, c'est-à-dire presque tout.

LE SAINT HOMME

DE TOURS

M. Léon Papin Dupont

PAR

LÉON AUBINEAU

1 volume in-12.....Prix Franco 75 cts.